

# Théophile HOMOLLE

1848-1925

PAR

Edmond POTTIER

Bibliothèque Maison de l'Orient



150947

# Théophile HOMOLLE

1848-1925

---

Théophile Homolle est né à Paris le 19 décembre 1848. Son père était un médecin connu. Deux sœurs et quatre frères lui firent une enfance entourée et joyeuse dans la grande maison de famille, à Versailles, où il habita plus tard lui-même avec sa femme et ses enfants et qui appartient encore à l'une de ses sœurs. Il y puisa un goût du foyer et des joies intimes qui compta comme un des éléments les plus précieux de son existence. Un accident survenu quand il était petit garçon le rendit encore plus cher aux siens, en particulier à sa mère qui avait déjà démêlé l'âme tendre et passionnée qu'il portait en lui : en essayant d'ouvrir un canif avec ses dents, il fit sauter la lame et se creva l'œil droit. Il aurait pu en porter la peine durant sa vie entière, mais il semblait qu'il eût concentré dans l'organe demeuré intact l'intensité de sa vie intérieure. Son regard était admirable et sa vue conserva une acuité remarquable, malgré son métier si fatigant d'épigraphiste.

Il fit de très bonnes études au lycée Louis-le-Grand et entra, en 1869, à l'École Normale, où il se lia avec Rayet, Bayet, Bloch et Collignon. Après l'agrégation, il fut nommé membre de l'École d'Athènes en même temps que Riemann (1874), mais Albert Dumont, qui organisait alors l'École de Rome, le retint une année entière en Italie pour y faire son apprentissage d'archéologue; il rédigea alors un mémoire (resté inédit) sur l'histoire et les ruines d'Ostie, et une notice sur des inscriptions de lampes antiques. En 1876, il retrouvait à Athènes Albert Dumont, qui avait remplacé Burnouf comme directeur et qui lui confia la reprise des fouilles de Délos, commencées en 1873 par Albert Lebègue. Il racontait lui-même qu'après avoir inspecté ce site célèbre, il avait éprouvé un profond découragement et qu'il avait failli abandonner la partie. Il fallut les insistances réitérées de Dumont pour l'obliger à rester et à continuer ses sondages. Il en gardait une vive reconnaissance à son directeur, qui l'avait forcé en quelque sorte à ne pas tourner le dos à la Fortune.

Au mois d'août 1878, plusieurs membres de l'École s'embarquaient pour rendre visite aux chantiers de l'heureux fouilleur; je les accompagnai comme « nouveau » et j'eus ainsi l'occasion de voir notre « ancien » dans l'exercice de son métier. Ce fut une très bonne leçon, mais elle me donna la crainte de ne jamais pouvoir égaler mon modèle : dormir cinq heures à peine, se lever à quatre heures, secouer ses compagnons, préparer les bagages et les provisions, arriver le premier sur le terrain et y rassembler les ouvriers, distribuer la besogne, courir tout le jour de tranchée en

tranchée, sous un soleil ardent, en prenant des notes et en indiquant les opérations à poursuivre, copier les inscriptions en se couchant à plat ventre ou sur le côté pour profiter de la lumière favorable, stimuler les paresseux, entraîner son monde de la voix et du geste, tel je vois encore notre doyen de trente ans dans toute l'animation et l'enthousiasme de son prodigieux labeur.

En 1880, au bout de quatre ans, l'île sainte avait livré la plupart de ses trésors : les temples d'Apollon et d'Artémis, la Niké d'Archermos, le xoanon de Nicandra, les Trésors, le Portique des Cornes, etc.

Plus tard, d'autres monuments célèbres viendront compléter la moisson commencée par Homolle : le Guerrier blessé de S. Reinach, le Diadumène de Couve, l'Aphrodite et Pan de Bulard, les Lions archaïques de Leroux, etc. Tous ces fouilleurs savent et se sont plu à dire ce qu'ils devaient à l'initiateur, au chef de l'entreprise : il leur avait ouvert les voies, souvent même indiqué l'endroit où ils devaient piocher. Jusqu'à la fin, sa maîtrise et ses enseignements n'ont pas cessé de planer sur les fouilles poursuivies pendant plus de vingt ans par les membres de l'École. Après lui, Délos demeura comme une province réservée à la science française, avec l'assentiment courtois du gouvernement hellénique.

Pour sa part, Homolle avait tiré de ces belles découvertes les deux thèses qu'il présenta à la Sorbonne en 1885 : *L'Intendance sacrée à Délos*. — *De antiquissimis Dianae simulacris*. Peu de temps après, il épousait la femme qui fut pour lui la compagne inséparable de ses travaux, dans les bons comme dans les mauvais jours, et qui lui fit connaître les joies profondes d'un foyer où sa chaleur d'âme trouvait un aliment qui ne s'éteignit jamais. M. Foucart, nommé directeur à Athènes, l'avait fait revenir de Nancy, où il professait, pour lui confier sa suppléance au Collège de France; le présent et l'avenir lui souriaient; il était reconnaissant envers le passé, puisqu'il voulut donner à sa seconde fille le nom de Délie.

Devenu à son tour directeur de l'École d'Athènes en 1890, Homolle porta ses regards vers un autre théâtre d'action, plus vaste encore que le premier. Les fouilles d'Olympie, poursuivies par l'Allemagne de 1875 à 1881, avaient acquis une renommée d'ailleurs très méritée, dont l'éclat faisait pâlir celle des fouilles de Délos. De plus, on ne pouvait oublier chez nous que le temple d'Olympie avait été découvert par des Français en 1829, sous le patronage de l'expédition de Morée, et il semblait équitable de donner à la France quelque compensation pour la perte de son ancien privilège. Le nouveau champ d'exploration était d'ailleurs tout indiqué : Delphes, dont la célébrité n'était pas inférieure à celle d'Olympie, et qui avait été également l'objet de recherches dirigées par des membres de l'École Française, par Foucart et Wescher en 1861, par Haussoullier en 1880. Déjà M. Paul Foucart, pendant qu'il était directeur à Athènes, avait, avec l'appui de M. de Mouy, ministre de France, entamé des pourparlers pour obtenir l'autorisation de reprendre sur un plan plus vaste les fouilles du sanctuaire. J'ai raconté ailleurs (*Fouilles de Delphes*, II, fascicule IV) et l'on trouvera aussi dans l'excellent livre de notre camarade G. Badet, *l'Histoire de l'École d'Athènes*, le détail des péripéties qui, pendant plusieurs années, tinrent en suspens la solution désirée. M. Fou-

cart quitta l'École avec le chagrin de n'avoir pas réalisé son plus cher désir, mais en laissant les négociations en bonne voie. Homolle acheva la besogne en transportant les opérations à Paris où, avec une rare adresse, il sut intéresser à ce projet le Parlement, les ministres, le Président de la République. Le 8 mars 1891, la France et la Grèce signaient la convention qui devait aboutir à de nouvelles découvertes dont le retentissement fut aussi grand à l'étranger que chez nous. Là encore, la maîtrise d'Homolle, sa longue expérience des travaux de fouilles, sa double compétence d'archéologue et d'épigraphiste portèrent leurs fruits. La brièveté qui nous est imposée pour ces notices ne me permet pas d'énumérer toutes les œuvres capitales sorties de l'enceinte sacrée où la Pythie rendait ses oracles; notre camarade E. Bourguet a, dans son ouvrage sur les *Ruines de Delphes*, retracé en détail l'histoire de ces magnifiques trouvailles et la grande publication des *Fouilles de Delphes* est consacrée à les commenter. Qu'il me suffise de rappeler ici la découverte des frontons archaïques du temple d'Apollon, du Trésor des Athéniens qu'on a pu reconstruire pierre par pierre, du Trésor de Siphnos, pure merveille de l'art ionien, du grand Sphinx de Naxos, de la Colonne des Danseuses, enfin et surtout celle du fameux Aurige, débris d'un ex-voto consacré par Gélon de Syracuse, ou par son frère Polyzalos, statue admirable qui compte parmi les très rares originaux grecs de la statuaire de bronze appartenant au v<sup>e</sup> siècle.

Cette série presque ininterrompue de succès avait porté au loin la réputation d'Homolle; son nom devenait populaire en France comme en Grèce; il entrait dans le cycle des « hommes du jour ». Je n'ai jamais remarqué que cette gloire fit impression ni sur son humeur ni sur ses manières; il restait avec nous le camarade d'autrefois, toujours aussi simple et aussi gai, s'amusant à courir comme un enfant et à battre, par la rapidité de ses jarrets, quiconque osait se mesurer avec lui. Un ami lui disait : « Quand on écrira ton éloge académique, à quel héros grec veux-tu qu'on te compare ? Au solennel Épaminondas, qui marche dans l'histoire accompagné de ses deux filles immortelles, « Leuctres et Mantinée », car tu traînes aussi après toi deux localités illustres, « Delphes et Délos » ? Mais non, j'imagine qu'on te flatterait davantage en t'appelant « Achille aux pieds légers ».

Cette jeunesse de caractère ne l'empêchait pas de s'occuper de l'École en administrateur consommé et d'y apporter d'importantes améliorations, comme la création d'une Annexe étrangère ouverte aux jeunes savants belges, suisses, danois, et la fondation de l'École Giffard consacrée à la diffusion de l'enseignement du français en Grèce. Il avait repris aussi les séances de l'Institut de Correspondance Hellénique, organisées par Albert Dumont, et il sut leur donner un grand éclat.

En 1903, l'éducation des enfants rendit nécessaire le retour à Paris. Le Directeur des Beaux-Arts, Henry Roujon, qui avait pris le fouilleur de Delphes en grande amitié, put lui ménager l'entrée du Louvre, grâce à la retraite de M. Kaempf. Cet arrangement comblait les vœux d'Homolle : quitter la Grèce lui avait semblé très dur, mais la retrouver dans les salles de notre grand musée était une attrayante consolation. Il fut

nommé Directeur des Musées Nationaux le 24 janvier 1904. Personne ne se doutait qu'une divinité grecque le guettait derrière la porte, celle qu'Hérodote et Eschyle ont immortalisée, celle qui punit les gens de réussir et d'être heureux. Personne ne pouvait prévoir que sept ans plus tard, en 1911, Homolle serait livré en pâture aux journaux, officiellement blâmé et mis en demeure de se démettre de ses fonctions. L'accident survenu à la *Joconde* (août 1911) est trop connu pour que j'aie besoin d'y insister, mais on peut en tirer cet enseignement que nul n'est à l'abri des surprises douloureuses, dès qu'il met le pied dans la vie publique et qu'il quitte les calmes ombrages de la science. Assurément toutes les personnes sensées comprennent que le devoir d'un directeur ne lui impose pas de garder lui-même chaque tableau des galeries confiées à ses soins, mais comme il est responsable de tout ce qui se passe dans sa maison, il encourt la lourde charge de payer pour les autres. Si cette règle sévère est juste, elle a besoin du moins d'être appliquée avec mesure et discrétion. L'inimitié personnelle d'un de ses chefs infligea à Homolle le traitement le plus dur; il ne connut aucun ménagement et on le força à boire la lie du calice. S'il supporta lui-même avec une ferme philosophie cette disgrâce imméritée, il eut la douleur d'en voir le contre-coup très fortement ressenti dans sa famille. La santé de sa femme en fut profondément ébranlée et, malgré un court retour à la direction de l'École d'Athènes (1912), qui fut comme un asile ouvert à leur chagrin, M<sup>me</sup> Homolle succombait à une affection du cœur en mars 1913. Notre ami en resta inconsolable et sentit plus que jamais l'âpre désir de se réfugier dans l'affection des siens pour échapper aux méchancetés du sort : il trouvait dans ses enfants, dans ses filles, la forte tendresse qui adoucit tous les maux et, grâce à elles, il sut conserver, même dans un foyer en partie détruit, la chaude intimité des cœurs qui ne peuvent vivre séparés. Quand on n'a pas connu Homolle sous son aspect de mari et de père, on ne sait presque rien du fond de son caractère.

D'autres que ses intimes pensaient qu'on avait poussé trop loin à son égard les rigueurs officielles. M. Poincaré et M. Leygues, par un judicieux sentiment de bienveillance et d'équité, préparèrent sa rentrée dans le haut personnel et, quand M. Henry Marcel quitta la Bibliothèque Nationale pour remplacer au Louvre M. Pujalel appelé à d'autres fonctions, c'est à Homolle qu'échut le poste vacant : il rentra par la grande porte de la rue de Richelieu dans la carrière administrative.

Là encore le mauvais sort lui réservait une douloureuse épreuve, car sa nomination se place à la fin de 1913 : on était à la veille de la guerre. Il connut donc des dangers plus sérieux encore que ceux d'un vol isolé, les menaces de bombardements, d'incendies ou de pillages qui pouvaient résulter d'une défaite militaire et anéantir d'immenses richesses nationales. Comme les autres chefs de nos grands établissements, il dut en toute hâte évacuer et mettre en lieu sûr les plus précieux objets, avec toutes les responsabilités et les inquiétudes que comportaient ces déménagements précipités. Que de nuits sans sommeil, que d'angoisses à ajouter aux justes alarmes du patriotisme ! La tourmente passée, on

constata que la Bibliothèque n'avait souffert aucun dommage et la vie reprit son cours.

L'Administrateur général put alors tourner sa pensée vers l'avenir et tout de suite son esprit fertile en larges conceptions songea à tirer des circonstances un profit utile au pays. Ce que la guerre avait lié, il fallait le garder uni; il fallait empêcher de se rompre la solidarité qui avait fait la force des Alliés et leur avait assuré la victoire. Dans le domaine scientifique, l'union devait produire les mêmes effets que dans les combats. Avant 1914 existait une Association des Académies réunissant les corps savants d'une dizaine de nations; la rupture était survenue avec la guerre. Pourquoi ne pas renouer les liens avec ceux qui avaient souffert en commun? Pourquoi ne pas employer leur faisceau solide à former un centre autour duquel viendraient se grouper d'autres peuples? L'idée fut soumise à plusieurs confrères étrangers et elle prit corps. Le 15 mai 1919, Homolle avait la satisfaction de réunir dans son cabinet de la rue de Richelieu les représentants de sept nations (États-Unis, Belgique, France, Grèce, Italie, Japon, Roumanie) qui, sous la présidence de M. Senart, élaborèrent les statuts d'une nouvelle association appelée l'Union Académique Internationale. Le siège social en était placé à Bruxelles, pour commémorer le rôle héroïque joué par la vaillante nation belge pendant les années terribles.

A partir de ce jour, Homolle se consacra tout entier à mûrir et à développer son œuvre de pacifique rayonnement. Elle fut comme le couronnement glorieux d'une carrière déjà si pleine et il y trouva les joies pures que donne l'espoir d'avoir contribué à un progrès humain. Que de fois nous avons quitté ensemble Bruxelles avec l'impression réconfortante que donnait le spectacle d'hommes venus des quatre coins du monde et tous animés du désir de se voir, de se comprendre, de travailler en commun! Homolle s'enthousiasmait en parlant de ces séances; chaque adhésion nouvelle lui semblait une victoire remportée sur l'esprit de particularisme et de méfiance entre peuples. On arriva au chiffre de dix-sept. Homolle jouait un rôle important dans toutes les réunions, d'abord secrétaire, puis vice-président de l'Union. L'an passé, à l'unanimité, l'Assemblée l'avait désigné comme président pour 1925; ce fut sa suprême et dernière récompense. Quand nous partîmes pour la Belgique le 10 mai, il était déjà souffrant depuis plusieurs mois, mais on traitait de surmenage ce qui n'était que les prodromes d'un mal insidieux et redoutable dont la nature resta mal définie. Pendant trois jours il lui fallut parler, suivre des discussions, apporter des conclusions; il s'acquittait de son mieux de sa tâche en y tendant toute son énergie, mais avec un effort et une sorte d'accablement que tout le monde remarquait. Nous revînmes le 13 à Paris; un mois après, jour pour jour, il succombait à une série d'accès de fièvre que nulle médication n'avait pu enrayer.

Il avait soixante-seize ans et laissait derrière lui une vie abondamment remplie. Nous avions cependant rêvé pour lui une vieillesse comme celle de Perrot, écrivant encore à quatre-vingts ans passés et touché du doigt par la mort pendant qu'il était assis à sa table de travail. Quand je pense à Homolle, j'unis son souvenir à celui de deux hommes, de deux Norma-

liens qu'il a tendrement aimés et qui ont eu sur lui la plus profonde influence : Albert Dumont et Léon Heuzey. Comme eux, il a été de la race des grands archéologues et des grands organisateurs, mais les caractères et les physionomies sont très différents. La diplomatie réservée et faite comme à voix basse par ces deux maîtres avait pris chez Homolle un accent plus expansif et plus chaleureux; il avait le don de la persuasion et dans sa parole un certain optimisme plein d'allégresse qui venait à bout de toutes les résistances. Il le fit bien voir lors des négociations pour Delphes et pour l'Union Internationale. Tous trois néanmoins avaient une parenté d'esprit, des qualités de force intellectuelle et de ténacité qui nous permettent de les réunir dans notre admiration et dans notre reconnaissance. Pour la science et pour le pays, tous trois ont fait des œuvres qui durent.

---